Ombrage

Julie Turconi

Numéro 74, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turconi, J. (2006). Ombrage. *Brèves littéraires*, (74), 60–64.

JULIE TURCONI

Ombrage

J'ai toujours eu du mal à me réveiller le matin.

Après quelques longs étirements, je me suis levée, je suis allée à la salle de bain, puis à la cuisine. Une sensation étrange me collait à la peau. Un manque, un reproche peut-être. Une réprobation muette. J'ai fait réchauffer le café de la veille et je me suis assise à la table illuminée par le soleil du matin. C'est là que je l'ai remarquée. Elle attendait, assise sur une chaise. Une autre chaise.

Je suis restée longtemps à regarder cette forme sombre, floue mais bien présente. J'étais incapable de réfléchir. Mon cerveau semblait bloqué, ses neurones immobiles, mon sang figé. Puis j'ai formulé la seule pensée qui s'imposait à moi, à voix haute et claire, qui a résonné dans la pièce : une ombre me regarde. J'ai senti un rire monter dans ma gorge, rire qui n'a jamais atteint mes lèvres. Car la silhouette floue ne bougeait pas et semblait vraiment me regarder. J'aurais juré qu'elle avait les bras croisés, exactement comme moi quand je réclame des explications.

Puis j'ai sursauté. Et si quelqu'un était entré chez moi ? Cette ombre, il fallait bien qu'elle appartienne à un être humain, à un corps quelconque... Un frisson m'a parcourue. J'ai saisi un couteau sur la table, arme dérisoire, et j'ai regardé partout autour de moi, en

alerte. Sous la table, dans le placard, par la fenêtre... rien. Ou plutôt personne.

Pendant ce temps, l'ombre restait immobile.

Je me suis laissée retomber sur ma chaise, abasourdie. Il fallait que je me rende à l'évidence : si cette ombre appartenait bien à quelqu'un, à quelqu'un qui se trouvait dans la maison, ce ne pouvait être qu'à moi...

J'ai longtemps hésité avant de plonger le regard dans le prolongement de ma propre personne. J'ai cru devenir folle quand je n'ai vu aucune zone sombre autour de moi. Le sol était lumineux, ensoleillé, sans écran opaque, sans obscurcissement. La silhouette sur la chaise a hoché la tête, comme pour confirmer ma découverte : l'ombre devant moi était bien la mienne. Mon double, mon inséparable compagne, celle qui avait toujours été à mes côtés, quoi qu'il arrive. Que lui était-il donc arrivé ? Que nous arrivait-il donc ?

J'en venais presque à la considérer comme une entité à part entière. Mais une ombre n'est qu'un reflet, une projection. J'ai voulu tendre la main, la toucher, éprouver sa présence : mes doigts ont traversé le fantôme qu'elle était et se sont obscurcis à son « contact ». J'ai retiré ma main, vaincue, convaincue, et je lui ai demandé : pourquoi ? Elle m'a fait un signe. Un signe qui prouvait son existence propre, indépendante... impossible. J'ai fermé les yeux, si fort et si longtemps que des taches de lumière se sont mises à danser derrière mes paupières closes, à exploser dans le noir, s'éteindre, renaître. J'ai senti une douleur envahir mon crâne. J'ai soupiré

intérieurement et, espérant n'avoir fait qu'un cauchemar, j'ai rouvert les yeux. Pour trouver l'étrange silhouette floue toujours assise en face de moi, sur sa chaise. Les bras croisés, j'en jurerais.

Je me suis levée. Allait-elle m'accompagner malgré tout, et me montrer qu'elle était encore un peu à moi ? Elle n'a pas bougé. Autour de moi, la lumière crue, intense. J'ai alors ressenti une véritable absence. Pourtant, je n'avais jusqu'alors prêté aucune attention à cette compagne inséparable. La seule qui ne me quitterait jamais. Je le croyais, du moins. Jusqu'à ce matin.

L'ombre s'est redressée sur sa chaise, de toute sa hauteur, dans une attitude accusatrice. Comme si ce qui se passait était de ma faute ! Je me suis alors mise en colère. Je l'ai invectivée et j'aurais voulu la bousculer, la pousser en bas de la chaise. Être dans l'impossibilité de le faire m'a calmée d'un coup sec.

Je me suis mise à pleurer. Les nerfs, sans doute. Ou la peur.

Ce matin, mon ombre m'a quittée.

Si mon ombre m'avait quittée, cela signifiait-il que ma fin était proche et qu'elle ne voulait pas mourir avec moi ? J'ai levé les yeux sur elle, en essuyant mes larmes. J'ai avancé le menton, dans un geste interrogateur. Si je ne pouvais pas expliquer raisonnablement ce que je voyais, peut-être le pourrait-elle, à sa façon. La crise était finie, j'étais prête à l'écouter.

Elle a hoché la tête, a tendu la main vers moi. Un bras long, démesuré, aux contours imprécis. Elle a

pointé un doigt sur moi. Sur mon cœur. Puis elle a reposé la main sur ses genoux et elle a attendu. J'ai compris : elle visait mon cœur qui ne la voyait pas, qui ne se souciait jamais d'elle, mon cœur pris par un autre, une autre. Était-elle jalouse ? Non, ce n'était pas aussi simple. Car alors, elle m'aurait quittée dès la première infidélité.

Pourtant, je sentais que j'étais sur la bonne voie, et mon ombre m'encourageait, muette, à suivre le cours de mes pensées. J'avais l'impression qu'elle lisait en moi comme dans un livre ouvert. Mot après mot, ligne après ligne. Et elle me guidait dans ma découverte, patiente. Je ne la voyais plus tant accusatrice que compagne. Je me rendais compte, petit à petit, qu'elle avait besoin de moi tout comme j'avais besoin d'elle. C'était étrange, jamais je n'avais pensé à mon ombre de cette façon-là. Je l'avais toujours tenue pour acquise, appendice obligatoire et discret dont on ne fait aucun cas, car il ne gêne ni ne se manifeste jamais. Une absence : de lumière, de vie. D'intérêt.

Je commençais à la percevoir comme une entité bien distincte, une prolongation de moi qui n'était pas une simple image diluée, condamnée à me suivre ou à me précéder, selon la direction des rayons de lumière.

Je l'ai alors regardée avec attention : ses contours semblaient plus nets, son obscurité plus profonde. Mon ombre prenait corps, se nourrissait de mes pensées, de mes sentiments nouveaux. C'était donc bien ça : je l'avais délaissée ! Elle me paraissait si naturelle, si négligeable. Mais je comprenais, à présent : en l'oubliant, je la tuais à petit feu. Je la condamnais à n'être plus rien pour personne. Plutôt que de se laisser déposséder du peu qui la maintenait

en vie, elle avait décidé de me quitter, de se séparer de moi. Ou peut-être n'avait-elle pas eu le choix, n'avait-elle pu résister à la coupure que j'avais moi-même provoquée. Étais-je en train de me perdre, moi aussi ? D'oublier qui j'étais, mon âme même, au profit d'un vide toujours plus grand ?

Elle m'avertissait, me mettait en garde, et j'avais bien failli ne rien voir, ne rien comprendre. Cette fatigue qui m'envahissait parfois, la mélancolie qui prenait possession de mon cœur, cette sensation fugace de perte, de vide... Ressaisis-toi !

J'ai souri. J'ai tendu la main vers elle, puis j'ai ouvert les bras. Je l'ai appelée de toute mon âme :
Reviens !